

je ne chercherai jamais à reléguer cette coutume des anciens jours dans le grenier où l'on met les anciennes lunes.

Elle a du bon. Beaucoup de bon!

Moi, je suis pour les nouvelles idées, et les vieilles coutumes. Pour le progrès, et pour les traditions.

Je n'irais pas, cependant, jusqu'à prêcher le maintien de certaines cérémonies du jour de l'An qui se pratiquent encore, paraît-il, dans quelques pays barbares. Dans la Nouvelle-Calédonie, par exemple, il est — si j'en crois la parole de certains voyageurs — des traits de mœurs relatifs au premier jour de l'année, qui pourraient, ce me semble, être un tant soit peu modifiés, sans qu'on accuse personne de porter une main sacrilège sur des institutions à sauvegarder.

Jugez-en!

Je laisse la responsabilité du récit à son auteur, un Gascon peut-être:

"La veille du jour de l'An, la mère fait cadeau à son fils d'une jeune fille que celui-ci épouse pour jusqu'au lendemain seulement.

"Le matin, on apprête la jeune personne en civet, en daube, ou à la broche.

"Puis on la sert, entourée de cresson ou de persil, à son époux, dans un dîner de gala, auquel ont été invitées les parents et les amis.

"C'est ce qu'on peut appeler dîner avec les "membres" de la famille."

Décidément, j'aime mieux la guignolée, les visites, les souhaits, les étrennes, et surtout la douce bénédiction biblique que nos enfants, au saut du lit, le jour de l'An au matin, viennent demander à genoux au chef de la famille, qui bénit les petites têtes avec un tremblement dans la voix et une grosse larme dans les yeux.

Que nos familles canadiennes se gardent bien de laisser tomber dans l'oubli cette vieille et touchante coutume, relique d'un temps de foi et de traditions nationales! Ce serait fermer volontairement notre volet à l'un des rares rayons de poésie qui viennent

encore de temps en temps semer un peu de poudre rose sur notre existence, hélas! de plus en plus décolorée.

LOUIS FRECHETTE.

Noël vecu



Mme Gaétane de Montreuil

ELLE avait bien quinze jours, la pauvre, quand elle étrenna sa première robe.

La faute en était à sa petite maman, à qui on avait dit: "Mademoiselle, votre poupée aura une

robe, lorsque vous serez sage." Pourtant, je l'aimais bien, avec ses grands yeux bleus qui semblaient me sourire et sa chevelure de filasse blonde que je lui enviais.

Son pauvre corps vêtu de l'unique chemise éveillait dans ma jeune âme une réelle pitié. Et chaque matin, pour elle, je prenais la résolution de n'être plus colère ni bavarde. Mais chaque soir aussi, quand l'œil maternel scrutait ma jeune et limpide conscience, il y découvrait que j'avais battu mon petit cousin, jeté ma balle à la tête de la cousinette, dit au fils du voisin que ses habits étaient vieux et laids, que ma "maman" avait de plus beaux chapeaux que la sienne, ou que mon frère avait assuré que toutes les demoiselles du canton étaient des sottes..... Et je m'endormais le cœur gros de remords, et tout près d'éclater sous l'amertume des reproches que je croyais lire au fond des prunelles de porcelaine de Princesse, étendue raide et froide, dans son berceau de dentelle, près de ma couche.

Ce matin-là, ma bonne tante — la sainte créature qui partagea avec ma mère la tâche de mon éducation — me dit, pendant qu'elle réduisait, à grands coups de peigne, la

broussaille de mes cheveux: "Écoutez-moi, petit lutin; ce sera Noël demain, et ta pauvre poupée est encore en chemise. N'en es-tu pas honteuse?..."

Hélas! oui, je l'étais; tout le sang de mes veines en portait le témoignage à mon front de six ans.

"Sache, poursuivit la chère femme, que le petit Jésus descend sur terre, cette nuit, apportant du ciel les trésors les plus magnifiques pour les bons enfants. Sois gentille tout ce jour, et je t'assure qu'il ne manquera pas de venir déposer sur le pied de ton lit, tandis que tu dormiras, une riche toilette pour Princesse. Si tu veux essayer, tu verras que c'est facile, et... tiens, commence tout de suite, en ne t'agitant pas ainsi pendant que je fais tes nattes.

—Oui, tante, je veux, répondis-je, en réprimant une grimace et en arrêtant dans ma gorge un cri de douleur qu'allait m'arracher un maladroït coup de démêloir.

Ce jour-là, le petit cousin ne fut pas battu. Une heure plus tard, lorsqu'il ouvrit les hostilités, en lançant un glaçon à mon chien, j'eus le courage de me contenter de lui dire:

"Tu ne perdras rien pour attendre; aujourd'hui, je peux pas parce que le petit Jésus va apporter de belles robes à ma poupée; mais demain, tu me le payeras cher, tu peux y compter."

La cousinette reçut également, pendant ces vingt-quatre heures, une bonne demi-douzaine de ces billets promissoires, et le camarade d'à-côté ne put obtenir de moi que des confidences tronquées, enveloppées de tout le mystère d'une discrétion de circonstance.

Mais, Princesse eut sa robe.

Le matin de Noël, quand je la trouvai parée de ses atours, je ne sais plus vraiment lequel l'emporta dans mon âme, du plaisir de la voir si belle ou de l'orgueil précoce d'avoir remporté sur moi-même ces premières victoires... Car, au réveil, le baiser maternel fut peut-être plus doux, et tante souligna son compliment d'une caresse ineffable.

GAËTANE DE MONTREUIL.